

Des corps insécables

ÉRIC VIDAL

Née en 1955 à Rabat (Maroc) dans une famille juive traditionnelle, Simone Bitton est franco-israélienne. Elle a réalisé une quinzaine de documentaires pour la télévision, du film d'archives historiques au portrait d'écrivain en passant par l'enquête intime. *Mur*, qui traite de l'« enceinte de protection » érigée entre l'Etat israélien et les Territoires palestiniens, est son premier long métrage réalisé pour le cinéma.

La séquence pré-générique qui ouvre *Mur*¹ pourrait à elle seule synthétiser le projet documentaire de Simone Bitton. Alors que la caméra montre, dans un long travelling latéral, une portion graffitée de « l'enceinte de protection », rempart imposé par le gouvernement du Premier ministre Ariel Sharon pour isoler l'Etat d'Israël des Territoires palestiniens, deux fillettes discourent en voix *off* avec la réalisatrice sur ce qui distingue un Juif d'un Arabe. Après un bref échange ancré autour de la langue – la mère de l'une d'entre elles est, à l'instar de la cinéaste, juive d'origine marocaine –, les enfants concluent que l'on reconnaît un Juif « à sa manière de parler ». Pour un spectateur peu habitué aux sonorités de l'hébreu ou de l'arabe, cette distinction n'est pas d'emblée évidente. En effet, la ressemblance entre les deux langues, qui se partagent une même racine², fait que nous ne savons vraiment jamais de quel côté du mur nous nous trouvons. C'est pourtant ce principe d'incertitude quant à l'origine de la parole proférée qui constitue ici, avec le travail sonore d'une grande finesse et l'absence de commentaire, l'une des bases du dispositif cinématographique. Fondé sur l'utilisation remarquable de la voix *off* (qui parle ?), ce choix volontaire de mise en scène permet, sur un mode mineur d'une rare efficacité, de pointer le non-sens (historique, économique, politique et humain) d'une séparation qui rend improbable toute réconciliation. Une scission d'autant plus violente pour la réalisatrice, enracinée dans sa double culture et qui se sent légitimement « coupée en deux » par l'édification de la barrière de sécurité.

En dépit des idéologies et d'une propagande médiatique qui visent à saper la moindre tentative de rapprochement ou de dialogue, cette séquence inaugurale montre, avec d'autres, à quel point l'histoire et le destin des deux peuples restent enchevêtrés. Arpentant la nouvelle ligne de démarcation, qui s'écarte ostensiblement du tracé de la ligne verte³, Simone Bitton ne cesse d'explorer ces liens sous toutes leurs formes et de les mettre au travail. Au pied du mur, littéralement, lorsqu'elle enregistre les confessions désabusées de citoyens palestiniens privés d'une liberté de circulation supplémentaire, déjà bien entravée par les nombreux check-points. Ou encore quand elle recueille les plaintes rageuses de ceux qui ont été spoliés de leur terre dans une telle proportion que l'expropriation apparaît, de fait, comme l'horizon

d'un projet politique très éloigné des raisons officiellement invoquées : se protéger des infiltrations de terroristes kamikazes venus de Cisjordanie. Or, comme le montrent sans ambiguïté les images, force est de constater que le mur « fuit » de toutes parts. Interstices, failles, fentes, brèches, fissures, c'est non sans une certaine ténacité que de nombreux Palestiniens franchissent tous les jours la muraille bétonnée pour travailler ou visiter leur famille, ce qui minore la portée de l'argument sécuritaire.

Si toutes les rencontres ne sont pas filmées ou enregistrées à proximité du chantier, la plupart d'entre elles se partagent, principalement du côté israélien, une même peur. Ainsi, dans un jardin d'enfants, un colon exprime devant la caméra sa crainte des attentats et ses considérations, pour le moins désenchantées, sur l'inanité d'un clivage dont il mesure le potentiel explosif en termes de violences et de désespoirs. Ailleurs, dans un long plan-séquence tourné dans la ville de Bethléem, l'angoisse se fait plus tangible quand la caméra filme des pèlerins entrant dans le tombeau de Rachel. Annexé désormais par le tracé du mur et gardé par des militaires qui ne s'aventurent guère dans cette rue arabe (si ce n'est pour protéger l'arrivée des bus), le monument funéraire ressemble plus à une forteresse assiégée qu'à un lieu de recueillement.

Sur un autre registre, celui de la mise à l'épreuve, la tension monte d'un cran supplémentaire avec l'entretien accordé par Amos Yaron, le directeur général du ministère de la Défense, responsable de la construction du mur. Respectant l'ordre de l'enregistrement mais disséminée en courtes ponctuations le long du film, l'interview montre comment le pouvoir se met en scène. La manière dont il se donne, aussi, en spectacle, avec toute l'arrogance mal contenue du « fort » envers le « faible ». Soit, en deux mots, comment « il communique ». Flanqué de deux immenses drapeaux israéliens qui l'encadrent, ou plus exactement l'enserrent, le général est à l'image officielle du mur dont il a la charge : massif. Et sûr de ses arguments. Il déverse, avec un soupçon d'agacement, un discours bien huilé qui, traduisant froidement le délire sécuritaire d'une partie de la société israélienne, fourmille d'informations sur le coût de la construction (deux millions de dollars par kilomètre installé), la présence de barbelés ou de miradors affectés à la surveillance. A travers ce cérémonial solennel totalement supervisé en amont (vingt minutes réglementaires, cinq questions données à l'avance), le film donne ainsi à entendre dans sa quasi-intégralité la parole d'Amos Yaron, qui apparaît toujours à l'image et n'est jamais en voix *off*. Parti pris cinématographique qui abolit toute suspicion de manipulation.

Par ce geste documentaire, expression d'un projet politique et esthétique, *Mur* rompt avec les stratégies et les circuits de l'information. Il se distingue des actualités des chaînes de télévision comme du repor-

tage, avec son inamovible « cinquante-deux minutes ». Là où, trop souvent, le journalisme réduit et sélectionne ce qu'il pense être intéressant pour le téléspectateur, le cinéma parie sur la continuité. Tout au moins un cinéma qui pense, un tant soit peu, la place d'un spectateur susceptible de se forger seul son propre jugement, sans être (télé)guidé par un commentaire auquel il ne peut se soustraire. En ce sens, *Mur* est non seulement la parfaite antithèse, mais l'antidote idéal à *Fahrenheit 9-11*, le « film » de Michael Moore, Palme d'or du festival de Cannes en 2004. Alors qu'au montage le réalisateur américain jongle littéralement avec tous les discours, au risque de la confusion, de raccourcis simplistes et d'une sérieuse altération du sens, Simone Bitton rend explicite la phraséologie des hommes politiques, non un ersatz. En laissant aux idées le temps nécessaire à leur déploiement, elle saisit les lapsus, les contradictions ou les dénis qui les travaillent de l'intérieur et derrière lesquels se dissimule la véritable nature des programmes et des hommes qui les exécutent.

Pôle de résistance minoritaire et peut-être désespéré, *Mur* refuse le consensus et suscite des questions au lieu d'imposer des messages. Complètement subjectif et individuel, le film de Simone Bitton est aussi viscéralement collectif. En réunissant dans l'espace de la représentation Juifs et Arabes, il crée un point de suture pour le moins symbolique, malgré les curieuses interprétations sémantiques du général Yaron qui considère la « zone de suture »⁴ comme un fossé infranchissable. Et si les violences démesurées de l'appareil d'Etat israélien rejettent toute forme de brassage et de fluidité, *Mur*, en revanche, nous convie à partager une expérience politique et sensible inédite : écouter la rumeur sourde mais persistante des sans-voix.

1 *Mur* a reçu le Grand Prix du Festival international du documentaire de Marseille (2004) et celui de la Mostra Del Cinema Nuovo de Pesaro (Italie). (NDA.)

2 Langues sémitiques qui ont l'araméen pour source commune. (NDA.)

3 Ancienne ligne de démarcation établie avec l'armistice de 1948. (NDA.)

4 Sont aussi utilisées les appellations suivantes : « enceinte de sécurité », « ligne d'obstacle », « barrière de sécurité », « mur de séparation »... (NDA.)